

Abdou et Jaafar Sbihi

” Tu seras médecin mon fils ! “

Si les deux frères n'avaient jamais songé à la médecine, Abdelhak, leur père y a pensé pour eux. Sans les consulter, il les a inscrits à la faculté. Ils sont aujourd'hui chirurgiens orthopédiques à la clinique Juge. *Par Florence Cottin / Photo : Nicolas Vallauri*



CHIRURGIENS MARSEILLE

Au pays des ligaments du genou et du ménisque, Abdou Sbihi fait figure de grand pont de la chirurgie orthopédique. Une reconnaissance acquise bien malgré lui, car jamais il n'aurait pensé emprunter les voies de la médecine. « Ce n'était pas une vocation d'enfant », rapporte-t-il. Issu d'une famille d'origine marocaine, Abdou Sbihi naît en 1971 à Rotterdam aux Pays-Bas où ses parents, Bahia et Abdelhak, sont en poste au consulat du Maroc. Mais c'est à Bastia, en Corse, qu'il grandit. Une enfance merveilleuse rythmée par la naissance de ses deux frères. « Là-bas, dans le village sur les hauteurs de la ville, c'était la liberté. Il y a une vie en Corse qui n'existe qu'en Corse. »

Il est en 4^e quand ses parents décident de s'installer à Marseille. Une secousse terrible selon ses propres mots. « J'étais scolarisé à Marseilleveyre, un endroit magnifique pour étudier, mais j'ai mis plus d'une année à m'adapter. J'étais souvent en décalage avec les autres élèves », avoue-t-il. Son niveau scolaire est moyen. « Rien ne me plaisait à l'époque ». Il rate même le BEPC (ex-brevet des collèges). « Ça m'a valu, devant toute la famille, une belle giflette de la part de mon père. C'est peut-être celle qui m'a réveillé. » Pas complètement car

en seconde et en première, il continue à jouer l'électron libre. « Tous mes copains parlaient de dossiers d'orientation, de classes prépas ou d'École de Commerce. Moi, je faisais encore le pitre. Juste ce qu'il faut. Heureusement qu'à la maison, on avait une éducation suffisamment serrée pour ne pas dérapier vers les grosses bêtises. » En terminale, il ouvre enfin les yeux. « Les copains avaient des dossiers en béton. Moi, je passais mon bac D car je n'avais pas le niveau pour aller en C. » C'est à cette période qu'il rencontre Gérald et Pierre à la tête d'une boîte de soutien scolaire. « Ils m'ont senti motivé. Je passais toutes mes vacances scolaires à prendre des cours. Je leur dois mon bac avec une belle mention. Aujourd'hui, ce sont mes patients. »

Le jour des résultats du bac, son père l'amène à la faculté de médecine. Sans lui demander son avis, il l'inscrit. « Dans nos familles que je surnomme les transplantées et non pas immigrées, j'ai toujours vu leurs yeux briller quand elles rencontraient un médecin. C'était noble. »

Abdou Sbihi en fait alors une affaire personnelle. « J'ai branché le mode invincible. » Il bosse comme un dingue, jour et nuit, week-ends compris. Il obtient une chambre d'étudiant à la Timone pour éviter de perdre du temps dans les trajets... Jusqu'à

Bonneveine. Il stocke les boîtes de conserve pour ne pas descendre au réfectoire. « C'était du temps perdu. » Il réussit brillamment sa première année. Le goût de la médecine se fait sentir. La suite de ses études est une histoire de rencontres jusqu'à l'orthopédie. Il aime la psychiatrie et se passionne pour la chirurgie. Il « tombe dans les pommes », la première fois qu'il rentre dans un bloc. Il croise surtout les routes de grands « maîtres » de la chirurgie comme les Pr Gourlier, Curvale, Rochwerger, Argenson. « Ils m'ont beaucoup influencé. Ils ont un savoir-faire. » Finalement, il choisit de travailler avec Jean-Pierre Franceschi. Un choix de personne plus que de carrière. « La première fois que je lui ai parlé, sans le savoir, je lui ai donné rendez-vous pour disputer un match de foot (Le docteur Franceschi avait une prothèse à la jambe..., NDLR). Je crois l'avoir beaucoup amusé. » Une belle amitié naît. « La chirurgie nous rapprochait. On avait toujours des projets. On partageait tout. C'était grisant. » Même le goût pour la